



**HAL**  
open science

## Un exemple de “ transculturation ” de basse intensité : l’immigration galicienne en Catalogne

Emma Rubio

### ► To cite this version:

Emma Rubio. Un exemple de “ transculturation ” de basse intensité : l’immigration galicienne en Catalogne. *Les Langues néo-latines : revue de langues vivantes romanes*, 2015, Migrations et transculturation - Fin du XXe et début du XXIe siècles, 1 (N°374), pp.89. hal-01366519

**HAL Id: hal-01366519**

**<https://hal.science/hal-01366519v1>**

Submitted on 14 Sep 2016

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# UN EXEMPLE DE « TRANSCULTURATION » DE BASSE INTENSITÉ : L'IMMIGRATION GALICIENNE EN CATALOGNE

Emma RUBIO

Université Paris-Est Marne-la-Vallée  
Laboratoire LISAA EA 4120 - EMHIS

Les mouvements migratoires espagnols ont connu des variations de trajectoires et leur intensité est allée croissant depuis le début du 20<sup>ème</sup> siècle. Ceux qui se produisent pendant le franquisme, migrations intérieures, vers l'Amérique ou vers les pays d'Europe, ont imprimé une marque durable en Espagne. Motivées par des raisons économiques ou politiques, accompagnées ou précédées par des mesures d'encadrement ou non, elles ont produit des recompositions et des redéfinitions des identités des peuples qui y ont participé.

Travailler sur l'immigration galicienne en Catalogne amène à s'interroger sur cette question de la composition /recomposition de la population, donc de l'identité catalane, du fait de la permanence des vagues d'immigration dont elle a été le siège depuis le 18<sup>ème</sup> siècle. Nous avons privilégié la réflexion autour de la question linguistique, la langue étant conçue comme « un facteur décisif d'intégration<sup>1</sup> ». Mais quelles sont les modalités de cette intégration pour la période choisie, entre 1940 et 1960, en Catalogne ? Convient-il de parler d'acculturation ou de « transculturation » ?

À partir de l'exploitation d'un exemple qui nous permettra d'interroger notre problématique et après un cadrage théorique où nous montrerons comment le concept de « transculturation », habit un peu trop grand pour notre terrain d'étude, apporte néanmoins la possibilité d'une réflexion plus large que celui d'« acculturation », nous reviendrons sur le contexte politique, puis nous observerons les modalités du contact avec un regard emprunté à la sociolinguistique. Nous nous appuierons sur deux échantillons issus de notre travail de terrain pour établir enfin une comparaison interrogeant cette « transculturation de faible intensité » certainement à l'oeuvre, mais de quelle manière, dans les rencontres entre le galicien (*lo gallego*) et le catalan (*lo catalán*) ou d'autres nationalités européennes. Pour notre démonstration, nous observerons que la langue espagnole constitue un élément facilitateur d'acculturation voire de transculturation, la Catalogne concentrant ces deux variables sur lesquelles comptent, consciemment ou inconsciemment, les émigrants galiciens : terre d'accueil par son niveau de développement industriel elle l'est aussi par ses dispositions propres, sa plasticité, fruit d'une élaboration politique qui intègre les immigrés.

---

<sup>1</sup> Jordi PUJOL, *La immigració, problema i esperança de Catalunya*, Barcelona, Nova Terra, 1966.

## Paradigme littéraire

Au printemps 2015, *Pas pleurer* le roman de Lydie Salvayre, nous offre l'exemple paradigmatique d'une langue en train de s'acculturer : la « langue mixte et transpyrénéenne »<sup>2</sup> de sa mère. Cette expression avait de quoi attirer notre attention : « langue mixte » et « transpyrénéenne » nous disaient quelque chose de la « transculturation » que nous cherchions à observer. Le titre du roman, *Pas pleurer*, calque de l'espagnol *no llorar*, évoque la voix intérieure de la protagoniste exprimant une sorte de condensation émotionnelle face à l'épreuve. Le français est hispanisé —ou est-ce le contraire ?—, comme le montrent ces quelques expressions : « sans le moindre *remordiment* » (p. 78), « les vieux paysans *s'équivoquent* » (p. 79), ou encore « nos yeux se *saludèrent* et l'amour se leva » (p. 147). Parfois, comme dans : « Ils éprouvèrent l'un pour l'autre de l'*amistad* » (p. 226), la locutrice justifie sa préférence « il a plus de panache » ; c'est à dire que le mot espagnol serait plus à même d'exprimer le sentiment. Le degré de maîtrise des deux langues semble être parvenu à un stade qui rend une liberté de choix possible entre locuteurs avisés, mais le doute linguistique persiste, ce que l'on note dans l'expression qui termine le roman : « Si tu nous servais une anisette, ma chérie. Ça nous renforcerait *la morale*. On dit le ou la ? »<sup>3</sup>.

Cet exemple constituait pour nous une parfaite illustration d'un phénomène d'acculturation où la jeune femme arrivant dans « un village du Languedoc » dans les conditions difficiles de l'exil républicain, avait dû s'acclimater et avait dû non seulement « apprendre une nouvelle langue », mais aussi « de nouvelles façons de vivre et de se comporter »<sup>4</sup>. Cet exemple nous laisse pourtant à quelque distance de la transculturation que nous cherchons à approcher par le fait même que la locutrice reste dans une langue « mixte », incorrecte, donc.

## De l'« acculturation » à la « transculturation », cadrage théorique

Pour décrire cette nécessaire adaptation au milieu que représente pour l'immigrée l'apprentissage de la langue du pays d'accueil, nous avons employé le terme d'acculturation. L'anthropologue catalan Claudi Esteva Fabregat étudiant la population qui nous intéresse « *quan hom és nadiu de Galícia i ha estat socialitzat com a gallec i passa a viure a Catalunya*<sup>5</sup> » en donne une définition :

---

<sup>2</sup> Lydie SALVAYRE, *Pas pleurer*, Paris, Ed. Seuil, 2014, p. 16.

<sup>3</sup> *Ibid.* p. 279

<sup>4</sup> *Ibid.* p. 277

<sup>5</sup> « Lorsque l'on est originaire de Galice, que l'on a été socialisé en tant que Galicien et que l'on va vivre en Catalogne ». Cf. Claudi ESTEVA FABREGAT, « Acculturació lingüística d'immigrants a Barcelona », *Treballs de Sociolingüística Catalana*, València, 1977, p. 82. Nous proposons une traduction personnelle de toutes les citations étrangères.

*El concepte aculturació és equivalent a l'agregació o substitució, en casos, d'una forma cultural per una altra [...] sense que això vulgui necessàriament dir que aquesta adopció representi la substitució total de la forma de vida habitual o anterior*<sup>6</sup>.

L'acculturation linguistique ne procède pas par substitution mais par « agrégation » de mots ou de groupes de mots, elle implique des changements phonétiques, lexicaux, parfois grammaticaux s'adaptant pour pallier les manques ou enrichir le vocabulaire de l'immigré dans ses besoins de communication :

*Val a dir que aquestes incorporacions no suposen la substitució d'un idioma per un altre: simplement reflecteixen moments del procés d'adquisició de paraules que un hom, l'immigrat, afegeix al seu vocabulari quan aquest no és suficientment descriptiu o econòmic*<sup>7</sup>.

L'acculturation linguistique est bien vue comme un moment du processus de l'acquisition de la langue, et procède par ajouts de morphèmes ou de lexèmes de la langue native dans la langue acquise. On peut alors parler d'échanges dans lesquels l'une des deux langues y perdra si le locuteur souhaite acquérir l'usage correct de la langue du pays d'immigration.

## « Transculturation »

Travailler sur l'immigration galicienne en Catalogne revient à travailler aux limites du concept de « transculturation ». Le terme autant que le concept apparaissent bien loin de la Catalogne, dans les travaux de l'anthropologue cubain Fernando Ortiz en 1940, alors qu'il cherche à décrire et à définir l'identité cubaine. Dans la *Controverse cubaine sur le tabac et le sucre*<sup>8</sup> il observe la réussite de la culture de deux plantes devenues représentatives de l'île : le tabac et le sucre. L'ancestrale feuille de tabac, de consommation individuelle par nature hédoniste, et la canne à sucre, importée par les colons espagnols d'Andalousie, par nature « capitaliste » et exploitée en cultures extensives, notamment avec la force de travail des esclaves, sont toutes deux diffusées en 1940 comme de « purs » produits cubains. Faisant usage de la polysémie du mot « culture », il démontre que l'identité cubaine est faite d'agréations et de destructions successives, comme l'esclavage ou la destruction massive de *cultures* vernaculaires, mais que l'identité des produits est précisément produite par

---

<sup>6</sup> « Le concept d'acculturation équivaut à agréger ou à substituer, parfois, une forme culturelle à une autre [...] sans que cela signifie nécessairement que cette adoption représente une substitution totale du mode de vie habituel antérieur ». *Ibid.*

<sup>7</sup> « Ces incorporations ne signifient pas la substitution d'une langue par l'autre : elles reflètent simplement des moments du processus d'acquisition de mots qu'une personne, l'immigré, ajoute à son vocabulaire lorsque celui-ci est insuffisamment descriptif ou économique ». *Ibid.*

<sup>8</sup> Fernando ORTIZ, *Contrapunteo cubano del tabaco y el azúcar, advertencia de sus contrastes agrarios, económicos, históricos y sociales, su etnografía y su transculturación*, Santa Clara, 1963.

l'agrégation même de ces éléments. Il montre génialement le syncrétisme et la complexité de l'identité cubaine.

Mais qu'en est-il de ce concept pour nous ? L'horizon théorique qu'il propose semble apporter une dimension supplémentaire à celui d'« acculturation ». Les trois morphèmes qui le constituent : préfixe de mouvement *trans-*, cœur *-cultur-* et suffixe proactif *-ation*, semblent signifier une circulation entre les éléments pour un résultat synchronique.

Cette réflexion « aux limites » ne signifie pas « en dehors » du concept, et nous pouvons en réduire le périmètre à celui d'une « transculturation de faible intensité » au regard de celle du sucre. « Transculturation faible » désignerait ainsi la porosité des cultures n'impliquant pas de perte définitive immédiate, permettant le déroulement d'un processus.

Ainsi, s'interroger sur une « transculturation », même faible revient à s'interroger sur le mouvement : dans quelles conditions l'une fait-elle place à l'autre, sans s'effacer ? Quelles dispositions d'accueil permettent aux acteurs de l'immigration d'aller de l'une à l'autre ? *Trans-* exprime le passage et implique « contenir autre chose ». L'émigrant galicien perd-il sa langue, continue-t-il de la parler ? La transmet-il à une deuxième génération ? Ce sont ces questions auxquelles nous allons tenter de répondre.

L'hospitalité catalane liée à la prospérité économique est un terrain favorable à la transculturation, mais la situation politique de l'Espagne est adverse, les langues « régionales » étant pour l'heure frappées d'interdiction après avoir connu la prospérité d'un statut d'autonomie sous la 2<sup>ème</sup> république.

## Contexte(s) politique(s)

Carlota Solé et Antonio Izquierdo Escribano, sociologues des migrations contemporaines, montrent que l'acculturation linguistique en catalan, pendant le franquisme, pour les immigrés en Catalogne est en effet empêchée :

*[...] la inmigración de andaluces, extremeños, gallegos y otros españoles tiene lugar en plena época franquista (década de los sesenta), época en que aprender el catalán o en catalán en la escuela era imposible por prohibido, y hablarlo en privado era tolerado.[...] El contacto con la realidad catalana era prácticamente inexistente en la vida diaria o a través de los medios de comunicación [...]*<sup>9</sup>.

---

<sup>9</sup> « [] l'immigration d'Andalous, d'Extémègnes, de Galiciens et d'autres Espagnols a lieu en pleine époque franquiste (décennie des soixante), époque où apprendre le catalan ou en catalan à l'école était impossible et interdit, et le parler en privé toléré. [...] Le contact avec la réalité catalane était pratiquement inexistant dans la vie quotidienne ou à travers les moyens de communication [...]. Cf. Carlota SOLÉ y Antonio IZQUIERDO ESCRIBANO, Amado ALACÓN ALACÓN et al., *Integraciones diferenciadas : migraciones en Cataluña, Galicia y Andalucía*, Barcelona, 2005.

En 1974, Gérard Vassalls<sup>10</sup>, rappelle les dégâts induits sur la production littéraire et sur la culture par la victoire « *feixista*<sup>11</sup> » :

*Es va acarnissar particularment sobre la llengua, amb la voluntat declarada de destruir-la definitivament: interdicció absoluta de tota «publicació» parlada o escrita en català, en el sentit més arbitrari que es pugui donar al mot publicació, per exemple quatre persones que parlen un poc fort, en català, pel carrer...<sup>12</sup>.*

Mais dans la sphère privée, les familles n'ont pas, du jour au lendemain, cessé de parler leurs langues. Il n'était pas recommandé de le faire en public et les nombreuses dénonciations échaudaient les plus résistants. Paradoxalement, la langue véhiculaire, l'espagnol, imposée et que tous maîtrisent, au moins à l'oral, les met à l'abri de la répression dans la sphère publique, sans empêcher la pratique des autres langues dans la sphère privée.

## **Terrain, terrains**

Après avoir défini les termes de notre réflexion et la scène politique sur laquelle elle se joue, nous allons aborder certains aspects concrets de l'émigration et nous approcher de leur mémoire à travers des voix de migrantes et de migrants. Nous disposons de deux échantillons : le premier, constitué par des protagonistes directs de l'émigration entre les années 40 et 60 de la Galice vers la Catalogne ou des témoins de ces départs ; le second, par des entretiens sélectionnés dans le fond d'archives d'histoire orale HISTORGA conservé à Saint-Jacques de Compostelle<sup>13</sup>.

## **Émigrer en 1940**

Originaires de quelques villages ou paroisses de la province de Lugo, les protagonistes de notre premier échantillon sont des migrantes, des migrants ou des voisins restés au pays. Suivant un schéma de migration classique à partir d'un village du *monte* galicien, Luisa en 1945, Ramón en 1957, et Maria-Luz en 1960 sont arrivés à Manresa (Barcelone), chez Julia<sup>14</sup>, leur sœur aînée, partie la première en 1943 :

---

<sup>10</sup> Gérard VASSALLS, « L'ús del català dins la literatura científica », *Treballs de sociolingüística catalana 1* (1974-1976), Ponències al VIIIè Congrés Mundial de Sociologia (Toronto), collectif, Ed. Grup Català de Sociolingüística, València, 1977, p. 157.

<sup>11</sup> « Fasciste », *Ibid.* p. 157.

<sup>12</sup> « Elle va s'acharner particulièrement sur la langue, avec la volonté déclarée de la détruire définitivement : interdiction absolue de toute "publication" parlée ou écrite en catalan, dans le sens le plus arbitraire que l'on puisse donner au mot publication, par exemple quatre personnes qui parlent un peu fort, en catalan, dans la rue... », *Cf. Ibid.* p. 164.

<sup>13</sup> HISTORGA, fonds d'archives orales consulté à l'université de Saint-Jacques de Compostelle, département d'histoire contemporaine, Arquivo da Emigración Galega do Consello da Cultura Galega.

<sup>14</sup> Julia, Luisa et María-Luz : entretiens réalisés entre 2012 et août 2014, Ramón : entretien à réaliser, les sœurs ont évoqué son parcours.

*Yo tenía diez años ya quería irme. Mi madre no me dejó, era demasiado joven, no me dejó... Con catorce me fui, ya me dejaron... Dejé el pueblo... las ovejas y la bosta... El tío Julio ya estaba en Manresa. Un día vino a vernos y dijo que ellos podían llevarme. Y yo me fui así, ¡ tan contenta !<sup>15</sup>*

Luisa, quelques années plus tard :

*Yo me fui porque no había nada que hacer en Galicia. Si no querías hacer las faenas de la casa y del campo, las chicas aprendían a coser, como la Jobita. Pero en cuanto te casabas... ya dejabas todo. En una casa hay que hacerlo todo, el marido el campo...<sup>16</sup>*

María-Luz, en 1960 alors que les conditions de vie se sont progressivement améliorées et qu'elle ne l'envisageait pas, se voit conseiller par ses parents, trop pauvres pour la doter correctement, de partir rejoindre ceux qui vivent déjà en Catalogne et sur lesquels ils comptent. Seul José, l'aîné des garçons, est resté à la ferme et a épousé une fille du pays<sup>17</sup>.

## **Du singulier au pluriel**

À l'instar de cette famille, les protagonistes de l'exode rural vont vers les villes industrialisées et les régions développées, en fonction des contacts familiaux déjà établis : une sœur, une cousine ou un oncle, quelqu'un les attend à la *Estación de Francia*, à Barcelone.

Dans ce village, deux familles sur quinze sont touchées par l'émigration. En 1940, la plupart font le choix de rester et le mariage dans les villages avoisinants reste la première modalité de reproduction de la structure sociale galicienne. Mais l'activité est insuffisante, en Galice les parcelles sont les plus morcelées d'Espagne – minifundio – et le franquisme, par sa politique fiscale sur la propriété des terres, a eu raison des efforts des générations précédentes et de la réforme agraire de la 2ème république dit Olegario Sotelo Blanco, écrivain et éditeur, immigré galicien en Catalogne, promoteur des deux cultures :

*O desenlace da guerra civil afectou profundamente ó campo galego. Os pequenos agricultores non foron obrigados soamente a pagar de novo polo uso das terras que cultivaban senón que, ademais, tiveron que satisfacer-las rendas de pago das que foran eximidos durante a República<sup>18</sup>.*

---

<sup>15</sup> « J'avais 10 ans, je voulais déjà partir. Ma mère ne m'a pas laissée, j'étais trop petite... à 14 ans, j'ai quitté ce trou perdu et la bouse. L'oncle Julio était à Manresa. Il est venu nous voir, il a dit qu'il pouvait m'emmener. C'est comme ça que je suis partie. Et bien contente encore ! »

<sup>16</sup> « Je suis partie parce qu'il n'y avait rien à faire en Galice. Si tu voulais échapper aux tâches domestiques et des champs, les filles apprenaient la couture. Mais dès que tu te mariais, finie la couture, tu laissais tout tomber. Dans une maison il faut tout faire, la maison, le mari, les champs... »

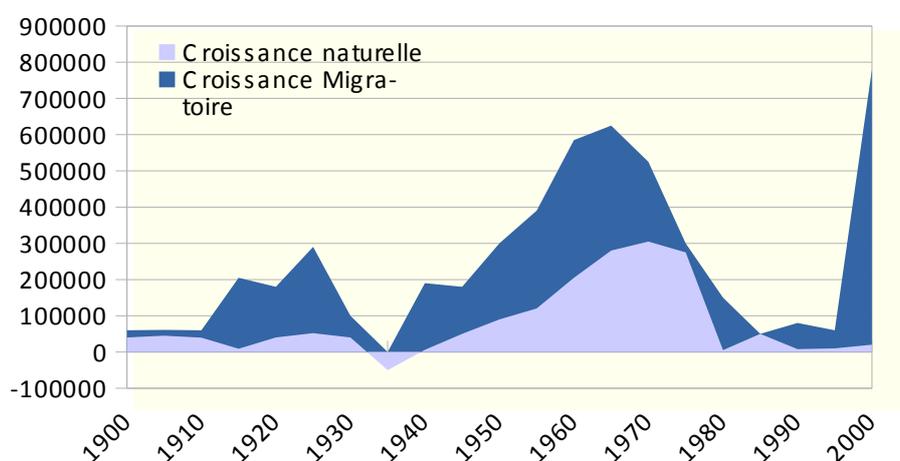
<sup>17</sup> José est décédé en 1975, entraînant l'émigration des parents à Manresa et la parcellisation des terres.

<sup>18</sup> Olegario SOTELO BLANCO, *A emigración galega en Catalunya*, Sotelo Blanco Ed., p. 52-53 : « Le dénouement de la guerre civile a affecté profondément la campagne galicienne. Les petits agriculteurs ont non seulement été obligés de payer à nouveau pour l'usage des terres qu'ils cultivaient, mais en plus ils ont été obligés de payer les taxes sur les revenus fonciers dont ils avaient été exemptés pendant la République. »

Ce n'est qu'à partir des années 50 que les Galiciens pourront à nouveau accéder à la propriété des terres qu'ils cultivent.

La faiblesse des mobilités dans les années quarante est liée à la situation politique peu favorable dans l'immédiat après-guerre aux mouvements de population qui sont interdits. Le graphique ci-après montre l'évolution de la croissance migratoire par rapport à la croissance naturelle en Catalogne entre 1900 et 2005<sup>19</sup>. On observe des périodes de croissance intense : la première vague dans les années 20-30, la deuxième, dans les années 60 qui nous intéresse plus spécifiquement avec un pic en 1964-65 et une troisième vague, que l'on voit s'amorcer à la fin des années 90.

### Évolution de la croissance migratoire et naturelle de la population en Catalogne 1900-2000



Source : élaboration propre (voir note 19)

On observe également, entre 1936 et 1939, la chute caractéristique des grands fléaux : la guerre d'Espagne met un terme à la croissance migratoire (proche de 0) et inflige une croissance naturelle négative à l'Espagne et à la Catalogne, provoquant, cas unique en deux siècles, l'émigration de la population catalane. C'est l'exil des républicains défaits. Il faudra attendre 1943 pour que le solde migratoire reprenne sa croissance. C'est l'année où Julia arrive en Catalogne.

Dans ce premier échantillon, tous ont trouvé du travail à leur arrivée : les trois sœurs dans le tertiaire au service de familles aisées ou dans les usines textiles de Manresa<sup>20</sup>, le frère

<sup>19</sup> Élaboration propre d'après Isabel PUJADAS : *Immigració, les onades migratòries en la Catalunya contemporània, O7-Nadala 2007*, Fundació Lluís Carulla, Any XLI, p.37.

<sup>20</sup> La province de Barcelone est en 1942 la première d'Espagne pour cette industrie avec 1.572 usines textiles. Cf. Fondo documental del Instituto Nacional de Estadística, *Número de fábricas y secciones, por provincias, en 31 de diciembre de 1942*, Anuario 1943, p. 617.

à la FECSA<sup>21</sup> comme Carmelo ou Jesús, ses beaux-frères de Castille et de nombreux immigrés. Les femmes seront toutes ouvrières du textile au cours de leur vie professionnelle et les hommes travailleront aussi dans le bâtiment.

Tous fonderont une famille en Catalogne, s'intégreront par l'apprentissage et la pratique du catalan en quelques années, c'est ce qui ressort de leurs témoignages et qui semble paradoxal à l'heure de l'interdiction de la pratique autre que privée des langues minoritaires ; leur pratique religieuse se modifiera, plus distanciée sous l'influence des modes de vie catalans ; ils participeront aux fêtes de la ville et adopteront les attitudes des catalans<sup>22</sup> ; ils sauront danser la sardane et participeront, pour certains, aux cercles professionnels, aux associations culturelles, etc. Une seule repartira en 1962 pour la France comme tant d'autres Espagnols, mais la plupart grossiront durablement la population galicienne de Catalogne<sup>23</sup>. Ils deviendront propriétaires, auront des enfants et finiront leur vie en Catalogne, à l'exception de Julia qui prendra sa retraite en Galice et finira sa vie en France. Régulièrement ils continueront de se rendre au pays où ils auront des résidences secondaires. Les enfants de ces Galiciens devenus bilingues – voire trilingues – revendiqueront l'identité catalane, parfois dans les rangs des indépendantistes, montrant, au-delà de la nécessaire acculturation, une forme de transculturation, de passage définitif.

## Dimension linguistique

Même si la perception ou le souvenir en restent variables, ce que les migrants disent du contact linguistique dans l'aventure de la migration tend systématiquement à en minorer l'aspect émotionnel. Nous pensons pourtant que ce passage incontournable par l'oralité est nécessairement problématique.

Dans l'article qu'il consacre aux migrations galiciennes vers les pays d'Europe en 2009, Amancio Liñares Giraut analyse la question linguistique :

*[...] la cuestión lingüística forma parte de todo el entramado de la emigración. La lengua materna y propia – el gallego – se reserva para las vivencias más íntimas, personales y familiares; mientras que la Babel idiomática – castellano, francés, inglés, alemán – aparece en sus vidas como algo necesario, debido a las relaciones con el ámbito español y a las circunstancias más oficiales, laborales así como de inserción en las sociedades políglotas a las que se han dirigido como emigrantes. También es común denominador el hecho de que esos idiomas europeos llegaron todos ellos a entenderlos y practicarlos solamente en su vertiente oral, porque la formación de base de escasos estudios primarios en estos emigrantes – además, exclusivamente en castellano [...]. Tan sólo el paso de los*

---

<sup>21</sup> Centrale de production électrique, fondée en 1951.

<sup>22</sup> Par exemple les sorties familiales, en tenue soignée, sur le *paseo* en fin d'après-midi, le dimanche.

<sup>23</sup> Selon les sources, 41.000 personnes en 1960.

*años en esos países foráneos consiguió que se familiarizasen con sus hablas, pero más que nada en la oralidad*<sup>24</sup>.

La langue maternelle est donc classiquement la langue de l'intime tandis que l'espagnol et les langues d'accueil sont réservées à la vie publique, professionnelle ou sociale. La dimension orale quasi exclusive est caractéristique, leur niveau d'études n'allant pas, la plupart du temps, au-delà des rudiments de l'enseignement primaire.

À l'heure du bilan, il ressort de nos entretiens que l'équilibre entre les difficultés traversées et la valorisation tirée de l'expérience, sa relative réussite, participe à l'oubli des difficultés, ce que nous interpréterons comme un signe de la transculturation.

En effet, « adoptant » la Catalogne et ses modes de vie, ils deviennent des Catalans selon la définition qu'en a donné en 1958 un illustre inconnu qui faisait ses armes en politique, Jordi Pujol : « *És català tothom que viu i treballa a Catalunya*<sup>25</sup> », formule qu'il complètera quelque années plus tard, poursuivant sa construction politique de l'identité catalane en reconnaissant l'importance de l'immigration dans le développement de la Catalogne pour éviter l'anticatalanisme de la période historique antérieure : « *i que, de Catalunya en fa casa seva, el seu país*<sup>26</sup>. » Le sociolinguiste Miquel Strubell i Trueta relève que cette définition de la catalanité est beaucoup plus ouverte, plus généreuse, que les équivalents des définitions des identités aux États-Unis, en France ou en Allemagne<sup>27</sup>.

Le processus de transculturation est à l'oeuvre. Le catalan, malgré la violence que l'État franquiste fait subir aux pratiques linguistiques et aux identités, affecte la possibilité de toutes les « culturations », *ac-* et *trans-*, même faible, car c'est bien dans ce contexte que des Galiciens ont pu apprendre la catalan sous le franquisme. Le catalan conserve son statut de langue par l'apprentissage de laquelle on s'intégrera plus facilement dans les milieux professionnels et dans la société, le phénomène prenant de la vigueur à l'approche des années

---

<sup>24</sup> *Op. Cit.* p. 12 : « [...] la question linguistique fait partie de la trame complète de l'émigration. La langue maternelle et propre – le galicien – est réservée aux expériences les plus intimes, personnelles et familiales ; alors que la Babel idiomatique – espagnol, français, anglais, allemand – apparaît dans leurs vies comme quelque chose de nécessaire en raison des relations avec les cercles espagnols et des circonstances plus officielles, professionnelles, telles que l'insertion dans les sociétés polyglottes vers lesquelles ils se sont dirigés comme émigrants. Le fait qu'ils soient tous parvenus à comprendre et à pratiquer toutes ces langues européennes exclusivement à l'oral est également un dénominateur commun, car la formation de base est rare et ne dépasse pas les études primaires pour ces émigrants – qui plus est, exclusivement en espagnol [...]. Seules les années passées dans ces pays étrangers ont fait qu'ils se sont familiarisés avec leurs langues, mais surtout oralement. »

<sup>25</sup> « Est catalane toute personne qui vit et travaille en Catalogne ». Cf. Jordi PUJOL, « Per una doctrina d'integració », *La immigració, problema i esperança de Catalunya*, Barcelona, Nova Terra, 1976, cité dans Miquel STRUBELL i TRUETA, « La immigració », *Sociolingüística i llengua catalana*, Albert Bastardas i Josep Soler, Ed. Empúries, Barcelona, 1988, p. 49.

<sup>26</sup> « Et qui fait de la Catalogne son foyer, son pays ». Cf. *Ibid.* p. 49.

<sup>27</sup> *Ibid.* p. 49.

60. Et en 1974 la langue catalane connaît une période de “*renaixença*” littéraire et linguistique liée à la remarquable résistance du peuple catalan à la répression franquiste<sup>28</sup>.

Comme l'affirme Strubell i Trueta, le phénomène migratoire produit des effets singuliers en Catalogne, non seulement en termes démographiques et de développement, apportant la main-d'oeuvre nécessaire au monde du travail, mais également en termes d'urbanisme, d'infrastructures et de culture<sup>29</sup>.

La question des traces de galicien dans la langue catalane, peu étudiée à ce jour par les sociolinguistes, restera pour nous un champ d'exploration pour l'avenir.

## **Émigrer dans les années 60 : exode rural et retour**

À titre de comparaison, notre second échantillon constitué par des entretiens sélectionnés dans le fond d'histoire orale HISTORGA<sup>30</sup>, ensemble géographiquement plus hétérogène (provinces de Lugo, Ourense et A Coruña), nous a permis d'observer une quasi unanimité des réponses quant à la difficulté de l'apprentissage de la langue, alors que les mouvements migratoires concernés vont jusqu'aux années 1970 et concernent les pays européens aux langues aussi différentes de l'espagnol que l'allemand, le français, l'italien ou l'anglais : « je n'ai eu aucune difficulté », « la langue n'était pas un problème ». Les raisons invoquées sont variables : en Suisse ou en Allemagne, ils expliquent : « il y avait toujours quelqu'un pour vous aider, un interprète, un collègue, un Espagnol... », signe de la solidarité entre les migrants ; ou bien « de toutes façons il n'y avait pas besoin de parler », où nous détectons une indication sur la dureté, la résignation, l'adaptation à un objectif temporaire de la migration. Pour l'Angleterre ou la France, la difficulté s'exprime davantage, mais ils disent avoir toujours fini par « se débrouiller » car « il le fallait bien ! », ce qui semblerait indiquer une meilleure adaptation. Nous interprétons ces réponses comme les signes de pressions hétérogènes en fonction des milieux, mais de forte pression dans tous les contextes. Elles constituent pour nous une matière de réflexion quant aux sociétés dites d'« accueil ». En Suisse, des femmes expliquent que pour leurs achats « tout était à portée de main » : les supermarchés, en l'organisant quasiment, permettent ce « silence » par la facilité qu'y offre la modernité. La communication devient moins nécessaire. Nous y reconnaissons une forme d'incommunicabilité et une modalité connue de l'utilisation de la main d'oeuvre immigrée, notamment espagnole, mais aussi italienne, turque, etc.

---

<sup>28</sup> Cf. *Op. Cit.* p. 5 de cet article, note 10.

<sup>29</sup> Cf. *Ibid.*

<sup>30</sup> *Op. Cit.* p. 6 de cet article, note 13.

## Des départs organisés politiquement

Dans les années 60 des conventions entre l'Espagne de Franco – qui a décidé de changer le système économique, d'ouvrir les frontières et de fournir la main d'œuvre dont ils ont besoin aux pays européens en plein développement économique – et la France, la Suisse, l'Allemagne et le Royaume-Uni. Franco s'intéresse aux « remesas » qui constituent une manne pour le régime : « *Según Jaime Requeijo, las remesas y transferencias de emigrantes cubrieron entre el 17 % y el 30 % del déficit comercial de España durante el periodo 1960-1973*<sup>31</sup> ».

De nombreux Espagnols partent dans ce cadre légal, pour gagner de l'argent et épargner, « *aforrar* »<sup>32</sup>, avec l'idée d'un séjour de courte durée qui leur permettra de revenir en accédant à un meilleur niveau de vie.

[...] *los emigrantes españoles de los años 50 y 60 pensaban marchar a Francia solamente unos años, los suficientes como para ahorrar lo más rápidamente el dinero necesario para abrir un bar, una tienda o comprar un taxi o una vivienda en España, elementos con los que mejorarían sus condiciones de vida en el país que les vio nacer. Se trataba en general de hombres procedentes del medio rural, en su mayor parte minifundistas o jornaleros. Desprovistos de cualificación profesional, estos emigrantes ocuparon los peldaños más bajos de la escala laboral francesa [...]*<sup>33</sup>.

## Des retours douloureux

Dans certains villages qui pourtant célèbrent la figure de « l'émigré » comme à Mosteiro (Lugo), des « *retornados*<sup>34</sup> » ont refusé de nous recevoir, même si notre objectif universitaire était peu susceptible de les dévoiler à un public malveillant ; d'autres nous ont reçue sur le pas de la porte, peu disposés à nous donner des détails. D'autres fois, comme Justa à Rubian de Cima (Lugo), nous sommes bien accueillie : grande maison, construite par le couple émigré

---

<sup>31</sup> « Selon Jaime REQUEIJO les “remesas” et virements des émigrants ont couvert entre 17 et 30 % du déficit commercial espagnol entre 1960 et 1973. ». Jaime REQUEIJO, *Introducción a la Balanza de Pagos de España*, Madrid, 1987, cité dans Antolín GRANADOS MARTINEZ, *Las representaciones de las migraciones en los medios de comunicación*, Madrid, 2013, p. 28.

<sup>32</sup> « Épargner », mot prononcé comme un *Leitmotiv* dans tous les entretiens du second échantillon.

<sup>33</sup> « [...] les émigrants espagnols des années 50 et 60 pensaient partir pour la France seulement quelques années, suffisamment pour économiser le plus rapidement possible l'argent nécessaire à ouvrir un bar, une boutique ou acheter un taxi ou une maison en Espagne, des éléments avec lesquels ils amélioreraient leurs conditions de vie dans le pays qui les avait vus naître. Il s'agissait en général d'hommes issus du milieu rural, dans leur majorité propriétaires de très petites parcelles (minifundio) ou d'ouvriers. Dépourvus de qualification professionnelle, ces émigrants ont occupé les échelons les plus bas dans l'échelle du travail française[...] ». Cf. Natacha LILLO, « La emigración española a Francia a lo largo del siglo XX. Entre la “perfecta integración” y el retorno », *De la España que emigra a la España que acoge*, Madrid, 2006, cité par María José FERNÁNDEZ VICENTE, “La última ola migratoria de españoles a Francia” in Xosé Amancio LIÑARES GIRAUT, *La emigración española a Europa en el siglo XX*, Anuarios España Selecta, Vigo, 2009, p. 217.

<sup>34</sup> Ceux qui sont revenus.

en Suisse, travailleurs de l'hôtellerie. Mais nous découvrons au fil des confidences une autre problématique de l'émigration et une famille meurtrie : la fille unique de Justa, s'est sentie « abandonnée », placée en pension à Monforte de Lemos pour le temps que devait durer un séjour qui s'est prolongé, puis répété. A leur retour définitif, l'essentiel de la vie de l'enfant était passé. Dans l'accueil bienveillant et d'abord nostalgique de Justa, chaleureux de sa fille, se cache mal la lourdeur d'un passé fondé sur la séparation. La propriété prospère, la fille en a la responsabilité. Justa est veuve et parle de son expérience sans nostalgie dit-elle, commençant l'entretien par un volontariste : « je n'ai rien à cacher ». Ces mots font pour nous un écho sonore au silence de Mosteiro.

Les expériences de l'émigration sont singulières et multiples, chargées de vécus souvent douloureux. Partis pour travailler ces émigrants n'ont eu de cesse d'accumuler des sommes à réinvestir au pays. Revenus, ils ont injecté leurs économies directement dans l'économie espagnole. Les Galiciens ont, pour la plupart, atteint leurs objectifs économiques améliorant, parfois sensiblement, leur niveau de vie.

Les bénéfices pour la Galice sont tangibles : la société galicienne a fait un bond technologique, les tracteurs ont envahi les campagnes, les villes ont vu, à un rythme plus lent que dans le reste de l'Espagne, des bâtiments se construire. Les « *retornados* » se sont installés dans les villes, à proximité de leur village, mais aussi des commerces et du confort auquel ils se sont habitués à l'étranger. Ils ont créé des entreprises ou touché leurs pensions de retraite étrangères venues compléter les espagnoles, au bénéfice là encore de l'économie.

Mais ils sont revenus changés : les entretiens révèlent que la réinsertion est difficile, comme si l'expérience de l'émigration leur avait pris autant qu'elle leur avait donné, parfois jusqu'au silence, celui-ci chargé de culpabilités devinées plus que confessées qui semblent les avoir dissociés d'eux-mêmes, comme s'ils devaient se re-transculturer.

Les Galiciens, comme tous les Espagnols, ont été des immigrés dans les pays d'accueil, et ils le sont restés. Ils ont parfois parlé l'espagnol comme langue de communication avec les autres immigrés espagnols, ont appris les rudiments d'une autre langue – parfois plusieurs – que rarement ils sont parvenus à maîtriser, sauf oralement. Il y a peu de passages vers l'autre culture, peu de Suisses, de Français ou d'Allemands au bout du processus, même si les études montrent des différences d'un pays européen à l'autre. On peut ici peut-être parler de transculturation pour une deuxième génération née à l'étranger, mais bien plutôt de rupture, la plupart du temps, avec l'identité galicienne voire espagnole.

La comparaison des deux échantillons révèle donc des différences : transculturation dans un cas, acculturation douloureuse, voire impossible dans l'autre.

Après avoir redéfini les contours du concept de transculturation sur un périmètre adapté à notre objet, nous avons pu observer un processus de transculturation que nous avons défini comme étant de basse intensité, mais effectivement à l'œuvre à travers la bonne disposition des protagonistes à l'apprentissage de la langue catalane, et ce malgré l'interdit qui pesait tant pour l'une comme pour l'autre langues. Le véhicule de l'intégration dans la société catalane est la langue espagnole, castillane, troisième langue parfois très peu pratiquée dans les campagnes de la Galice rurale. L'espagnol a constitué le vecteur d'intégration pour tous les Espagnols au cours des migrations intérieures et la possibilité du passage du galicien au catalan sans peine. De nombreux Galiciens se sont acculturés et sont devenus des Catalans, leurs enfants sont nés en Catalogne et sont des citoyens catalans aujourd'hui. Eux, les migrants « économiques » inter-régionaux sont parfois restés ou ils sont souvent retournés dans leur Galice d'origine à l'âge de la retraite, changés par l'expérience vitale de leur migration, leur langue enrichie de parlers *transnationaux*. Pour parfaire notre démonstration, il nous restera à explorer de plus près le territoire linguistique nécessairement infime à l'intersection des deux langues dans leurs interpénétrations, afin d'analyser l'impact de la langue et de la culture catalanes sur la langue et la culture galiciennes et peut-être inversement. Émile Témime<sup>35</sup>, spécialiste des migrations du monde méditerranéen, invitait à voir les migrations comme des « passages » et invitait les futurs spécialistes à étudier les échanges en résultant. C'est l'orientation que nous avons souhaité donner à notre article.

Également dans le sillage d'Abdelmalek Sayad qui affirme que migrer est « un acte objectivement politique »<sup>36</sup>, nous avons pu observer comment, si la situation économique a favorisé la mise en œuvre de solutions vitales, les rudesses et les *impedimenta* politiques n'ont pas empêché les phénomènes de porosité, les effets de transculturation entre les hommes et les femmes qui s'en sont, malgré les souffrances, donné les moyens. Les migrations intérieures en Espagne, même celle qui nous occupe — numériquement infime si on la compare à celle des années 60-70 ou à celles qui se produisent aujourd'hui —, ont indéniablement participé à construire les identités des peuples d'aujourd'hui, comme elles participent de l'histoire des grands mouvements migratoires européens.

Enfin, il n'est pas aisé de poser un regard différent sur les sujets qui nous occupent habituellement et il ne nous a pas été facile de nous pencher sur la question de la transculturation linguistique dans les mouvements migratoires des années 1940 à 1960. Ce travail nous a permis de mettre en marche une réflexion exploratoire sur des questions éclairantes pour la compréhension diachronique des mouvements migratoires les plus

---

<sup>35</sup> Émile TEMIME, in *Exil politique et migration économique. Espagnols et Français aux XIXe-XXe siècles*, Francisco MUÑOZ-PÉREZ, *Population*, 47<sup>e</sup> année, n°4, 1992. pp. 1058-1060.

<sup>36</sup> Abdelmalek SAYAD, *La double absence, des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*, Ed. du Seuil, 1999, p. 166.

contemporains à travers l'histoire sociale des migrations et la question linguistique. Et il nous apparaît nécessaire de comprendre les migrations humaines, comme le dit Antolín Granados Martínez, « *como un fenómeno consubstancial a la especie* »<sup>37</sup> où l'humanité se donne dans toute sa spécificité : le mouvement comme processus vital, la transculturation comme réalisation.

---

<sup>37</sup> « Comme un phénomène consubstantiel à l'espèce ». *Op. Cit.* p. 36.